

Un chien libre

Je suis un jeune adulte, dans la force de l'âge. De taille moyenne, j'ai une solide charpente sous ma toison drue, bouclée, brun feu. De longs poils cachent en partie mon regard, porté par deux mirettes noires. Je suis furtif : c'est une vertu pour survivre.

Je suis un chien libre. Si je m'étais égaré au cours d'une battue, ce n'était pas par hasard. C'était au début du printemps. Je vivais dans la garrigue, seulement esclave de mon odorat quand me parvenait le signal d'un gibier délicieux. Sous les chênes rabougris surmontés de pins tordus par le mistral, des buissons aux senteurs multiples abritaient de petites proies, parmi lesquelles je faisais mon choix.

Le printemps a passé et l'été a connu son apothéose dans un festival de chants de cigales. Comme la fraîcheur revenait, une catastrophe s'est abattue sur mon territoire : Les chasseurs y ont fait irruption avec leurs chiens esclaves dans un vacarme de cris, d'aboiements et de coups de feu.

J'errais en grande peine, fuyant les brutes, lorsque j'ai flairé une odeur humaine à nulle autre pareille. Mais qu'est-ce qui m'a pris de la suivre ? Une intense curiosité, sans nul doute. Je progressais ventre à terre, dissimulé par les hautes herbes sèches, et rapidement je me suis trouvé sur les talons d'un humain de sexe masculin, avançant d'un pas insolent avec pour seule arme un bâton, dont il faisait usage pour casser une petite branche ou projeter un caillou.

Il a fini par m'entendre et s'est retourné. J'ai senti qu'il avait peur. J'ai frétille de la queue en signe d'amitié. S'agenouillant, il m'a appelé en avançant le bras. Je suis venu vers lui à petits pas. Il a tendu sa main et m'a gratté le haut du crâne puis l'arrière des oreilles. Un frisson a parcouru mon corps. Quand il s'est relevé, qu'est-ce qui m'a pris de le suivre ? Nous avons scellé un pacte.

Nous avons progressé à travers bois puis sur un chemin caillouteux. A la lisière, s'est offert à nous un vaste panorama, nimbé des reflets rouges d'un soleil proche de l'horizon. Devant nous, une lande s'interrompait au bord d'un ravin. La pente opposée, couverte de pins majestueux, était couronnée de constructions anciennes. Mon compagnon s'était immobilisé et je sentais qu'il était ému de ce spectacle. Quant à moi... J'étais ému, certes, mais pour d'autres raisons : ce monde inconnu

méritait-il ma curiosité ? Et à quels risques ? Quand l'homme a repris son chemin, qu'est-ce qui m'a pris de lui emboîter le pas ?

Nous sommes descendus jusqu'au vallon, avons traversé la petite rivière et sommes remontés vers la ville. Nous avons atteint les premières constructions par un raide chemin serré entre deux murs de pierres sèches. Quel monde d'odeurs ! Des étrons de chiens jalonnaient notre progression et les relents de leurs urines imprégnaient la base des murs. Mes congénères peuplaient-ils cette ville en reléguant les humains dans des cages ? Nous avons débouché sur un boulevard et j'ai découvert une réalité bien différente : des chiens de tous formats y déambulaient, humant et pissant, tenus en laisse par des humains, qui les traitaient rudement lorsqu'ils batifolaient à l'excès. Des autos circulaient en grand nombre, répandant leurs odeurs infectes. Qu'est-ce qui m'a pris de continuer à marcher sur les talons de mon nouvel ami, plutôt que de faire prestement demi-tour ?

A vrai dire, je l'aurais fait sans tarder si, très vite, il ne s'était arrêté devant une grande construction, isolée entre le ravin et le boulevard. Il y pénétra, je le suivis. Dans ce qui me parut être une caverne pour humains, je perçus son odeur, mêlée à quelques autres, mais ni chats ni chiens. Vite il ménagea une ouverture et il entra dans son antre. Je le suivis, la queue entre les jambes. Le sol était lisse et nu, encombré d'objets pour humains. Son odeur dominait quelques remugles subtils. Il y avait une grande clarté. A nouveau il ouvrit un passage et nous fûmes en plein air, sur une surface dure. De là, nous descendîmes par des marches dans un espace ombragé de grands arbres, qui dominait le vallon par de hauts murs de pierre. Je compris que ce serait mon chez-moi. Aucun humain ne pouvait y pénétrer sans passer par son antre et ce serait mon affaire de pourchasser les chats qui feraient l'ascension des murs.

Ce fut sous le balcon, en bas des marches, que je dormis. C'est là que mon ami me servit ma pitance et mon eau. Par la suite je m'accoutumai à y passer de longues heures de farniente, à écouter les bruits de la nature et ceux de la ville. Les jours passèrent. Mon ami était plein de prévenances, allant jusqu'à retirer mes étrons. C'était une idée à lui, car ils ne m'incommodaient pas le moins du monde.

Cette vie sans heurts et sans aventures était entrecoupée presque chaque jour par de merveilleuses vadrouilles. Ayant rejoint la rue, nous descendions vers la vallée profonde pour

remonter dans la garrigue, quand chasseurs et chiens en étaient absents. Si au contraire nous y entendions leurs cris, leurs aboiements et leurs coups de feu, nous traversions le boulevard et pénétrions dans la ville par un réseau de petites rues pavées que je parcourais sans appréhension, reniflant à l'occasion les culs des chiennes et des femelles d'humains. J'étais le seul chien libre, les autres étaient tenus en laisse, misérables créatures domestiques. Vite, nous nous retrouvions dans une campagne agréable où les cultures des hommes alternaient avec des fourrés, des ruisseaux et des collines boisées, sans que ni la chasse, ni le passage d'autos ne viennent gâcher notre joie.

Il marchait d'un pas rapide mais cela ne m'empêchait pas de batifoler. Il arrivait que mon errance m'éloigne de lui au point d'en oublier sa présence. Mais qu'est-ce qui me poussait à revenir vers lui, quand retentissait son appel ? Attaché par le timbre de sa voix, étais-je vraiment un chien libre ?

Avant ou après la vadrouille, il avait une activité singulière, que j'observais par les fenêtres sur la terrasse. Il tapotait du bout des doigts un objet étrange, animé de petits mouvements et de petits bruits ; il en émergeait lentement une langue blanche, qui se couvrait de petites fourmis noires au fur et à mesure qu'elle se dressait. A un certain point, il l'attrapait fermement et la posait, bien à plat, sur un empilement de langues identiques. Activité absurde, à laquelle il donnait un sens qui m'échappait.

Et c'est ainsi que passa la mauvaise saison. Quand la nature se réveilla, nos vadrouilles devinrent des expéditions. Il n'y avait plus de chasse. Soufflait dans mes oreilles un chant de liberté et ce qui devait arriver arriva...

Ce jour-là, nous étions sur un territoire qui m'était inconnu. Mon flair m'avertit de la présence d'une portée de marcassins avec leur mère. Situation périlleuse pour nous. J'ai poussé un gémissement, que mon ami n'a pas compris. Soudain, la mère est sortie du fourré et l'a chargé. J'ai bondi sur elle et me suis agrippé à son échine de toutes mes dents. Elle a arrêté sa course pour se secouer en tous sens. Mon ami a eu le temps de grimper dans un arbre, au pied duquel elle l'a menacé de grognements terribles. Projeté au sol, j'ai foncé sur la bauge. Panique des marcassins : j'en ai saisi un dans ma gueule et j'ai détalé. A cet instant le sort de mon ami était le dernier de mes soucis. Le lien était rompu. Je me suis retrouvé libre, le plus libre des chiens.

Mais qu'est-ce qui m'a pris de l'abandonner ? Vous pouvez le deviner sans peine.